

Choses vues à Paris : la maison des étudiantes

Autor(en): **Vuilliomenet, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **12 (1924)**

Heft 191

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-258223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pensable pour rétablir la paix dans le monde. Le mouvement travailliste a augmenté le sentiment de responsabilité des classes laborieuses. Elles sont résolues à obtenir un nouvel ordre dans le domaine international. Il est évident que la législation seule est tout à fait impuissante : elle ne peut jamais que constater les progrès de l'éducation et de l'opinion publique. La paix est surtout l'affaire des femmes ; mais elle sera plus difficile à obtenir que le suffrage.

Mrs. Cumberston, de S. Francisco, a touché au problème de l'immigration, si brûlant en ce moment, et préconisé une atténuation de la nouvelle loi américaine.

La présence de M^{lle} Marguerite Gobat (Suisse) continuait une tradition familiale. En effet, elle avait accompagné à la Conférence interparlementaire sur l'arbitrage de 1904 (St-Louis) son père, Albert Gobat, lauréat du prix Nobel de la paix. Ensemble ils avaient été reçus à la Maison Blanche par le président Roosevelt.

Les journaux quotidiens ont déjà publié les résolutions du Congrès qui ont trait à la Société des Nations et à la Cour internationale de justice de La Haye. L'opinion des membres s'est prononcée contre les traités particuliers entre nations qui risqueraient de nous ramener au funeste « équilibre européen ». Les pays importants qui ne font pas encore partie de la Société des Nations devraient se déclarer prêts à s'y affilier, à condition que par des amendements au Pacte elle devienne un instrument plus satisfaisant de coopération, de justice et de démocratie. D'autres résolutions ont pour objet la campagne pour le désarmement, la lutte contre la guerre chimique, l'éducation pacifiste. Les différentes sections de la Ligue sont invitées à réclamer la réunion d'une conférence qui déclarerait la guerre hors la loi. On a aussi demandé à la Société des Nations de revoir la question des minorités nationales.

Outre les séances régulières, on avait organisé à Washington des réunions du soir pour la jeunesse et les races de couleur. Enfin un wagon Pullmann, le « Pax special », a conduit les participantes dans plusieurs des grandes cités des Etats-Unis : Baltimore, Philadelphie, Cincinnati, Pittsburg, St-Louis, etc. Des auditoires très nombreux se sont pressés autour des oratrices, qui mettaient le public au courant de leur action en

faveur de la paix ainsi que des nouveaux droits conférés aux femmes dans beaucoup de pays. Dans quelques villes, les églises s'étaient ouvertes largement à ces assemblées ; ailleurs on leur a opposé une résistance qui a semblé incompréhensible dans la patrie de la Déclaration de l'Indépendance de 1776. Chicago a été momentanément la dernière station du « Pax special ». Des cours de vacances internationaux y ont été inaugurés le 1^{er} Mai. Après leur achèvement, le voyage a continué vers Cleveland, Buffalo et le Canada. C. H.

Choses vues à Paris

III. LA MAISON DES ÉTUDIANTES

C'est à Paris, au n° 214 du boulevard Raspail, un grand immeuble pourvu de tout le confort moderne, et, mieux encore, de tout ce que peut inventer la sollicitude de ses directrices et de la société qui l'a créé, la Société universitaire des Amis de l'Étudiante. Cette maison n'a ouvert ses portes qu'en octobre 1923, et c'est une façon de dire, car à ce moment-là elle n'avait pas encore de portes ! Aujourd'hui, terminée, aménagée au mieux pour abriter ses 150 pensionnaires, elle vient d'être inaugurée par M. Appell, recteur de l'Université.

Cette imposante maison est un monde ; pour ne pas s'égarer, divisons sa description en cinq parties, comme elle-même est divisée.

1. Pavillon principal, ou Pavillon des Pensionnaires, dirigé par M^{lle} Bonnet.
2. Pavillon des ateliers d'artistes.
3. Pavillon des locataires, ou pavillon Raspail, dirigé par M^{me} Mornet.
4. Cercle-bibliothèque.
5. Restaurant féminin.

De plus, au rez-de-chaussée du pavillon Raspail, M^{me} Cruppi a installé son Secrétariat de placement féminin.

Le Pavillon des Pensionnaires.

Les pensionnaires sont toutes françaises, sauf quelques étrangères, dont le nombre est limité à quinze. Ce sont des jeunes filles inscrites à l'une des cinq Facultés, ou à l'un des établissements supérieurs faisant partie du ressort universitaire parisien.

La pension complète comprend chambre, cabinet de toilette (eau courante), service, chauffage, éclairage et trois repas pris en commun dans la salle à manger réservée aux pensionnaires. Prix 600 fr. par mois pour qui a une chambre à elle toute seule ; environ 315 francs pour être l'occupante d'une chambre à 2 ou 4 lits. Il n'est guère possible de dépenser moins à Paris, même pour une étu-

naire puissance d'évocation (qui est comme une mémoire affective surnormale) qui fit de lui l'historien génial, le prestigieux animateur du passé ou de la nature — sa double vocation extériorisant ses admirations extatiques : « Qu'on ne nous reproche pas ces enthousiasmes de la première heure. C'est cette flamme ardente qui m'a soutenu aux rudes sentiers de l'histoire, qui a fait ma force pour pénétrer toujours plus loin, creuser toujours davantage et surprendre, mieux qu'un autre, les secrets de la vie et de la mort. »

Très jeune, le tendre Michelet se sentit attiré par l'énigme féminine. Quelques adolescentes, brièvement entrevues, mortes jeunes ou disparues, ont place dans ses mémoires ; une femme de grand cœur, M^{me} Hortense, veilla sur son adolescence et lui témoigna une affection maternelle. Aucune ne le marqua aussi profondément que quelques malades de l'Institut du docteur Duchemin, chez qui son père était employé et lui-même pensionnaire : c'est Thérèse, si belle encore, quoique incurable ; c'est la pauvre M^{me} Rigaud chantant sans répit son duo d'amour ; ce sont ces malheureuses aliénées, nues devant leurs gardiens, bafouées par le personnel de l'asile, qui troublèrent l'âme de l'adolescent : « J'ai fait à 18 ans le plan d'un livre pour réclamer en faveur des femmes quelques lois plus justes et plus humaines. » Ainsi, la vocation féministe de Michelet et ses revendications sociales et humanitaires ont jailli de sa pitié et d'une révolte contre l'iniquité sociale — de même que ses tendances démocratiques et son idéal républicain sont issus des injustices du tyran Napoléon I^{er} et de son labeur d'enfant

plébéen, contraint au travail professionnel avant que de savoir lire. Les deux épouses de Michelet ont tenu grande place dans sa vie affective et contribuèrent aussi à la conception qu'il se fit de la psychologie de la femme, de l'éducation qu'elle doit recevoir, de son rôle de collaboratrice du mari, de l'idée élevée et du respect dont il entoura la maternité.

Michelet épousa, très jeune, M^{lle} Rousseau, une jeune fille que sa propre mère détestait et qui fut une épouse simple et aimante ; elle fut témoin des premiers grands succès de l'historien et du professeur. Veuf depuis longtemps, Michelet, qui ne laissait aucune lettre sans réponse, entra en correspondance avec M^{lle} Athanaïs Mialaret, alors institutrice à Vienne. L'admiratrice vint à Paris ; elle était sans famille. Elle se fit montrer la capitale par l'historien, raconta sa détresse et se fit épouser. Elle fut le trop fidèle secrétaire du maître : « Chaque jour, dit M^{me} Michelet dans une des préfaces des ouvrages biographiques, la pénétration de nos deux âmes s'approfondissait davantage. J'étais lui bien plus qu'il n'était moi, par la loi d'attraction qui veut que le plus fort entraîne le plus faible. » ... Dans le livre de *L'Amour*, Michelet a décrit l'excellente collaboration de sa femme, se faisant « la parfaite auxiliaire, prenant ses idées, ses affaires, ses opinions, ses mouvements, ses gestes, son écriture... — levée à 4 heures, écrivant ses lettres pressées, devenant lui-même, étant son âme, son âme réservée, pure... » M^{me} Michelet prétendit si bien s'identifier avec le grand homme, qu'elle se fit non seulement son écriture et son style, mais par un habile grimage, « sa tête », au point de

diante! Les chambres sont grandes, hautes, claires, parées de cretonnes jolies, de meubles simples aux formes amusantes; les plus importants sont l'armoire-bibliothèque et le divan aux multiples coussins qui devient le soir un lit confortable. Chaque jeune fille a son cabinet de toilette personnel tout petit, tout blanc, au sol de mosaïque avec écoulement d'eau constituant la vasque pour la douche. Beaucoup de fantaisie dans l'arrangement des chambres; rien n'y rappelle certains internats où tout est ennui, laideur et correction administrative. Vases amusants où parade la moisson fleurie du dimanche, photos et estampes ingénieusement suspendues à de longues cordelettes, car la directrice n'admet pas les trous de punaises. Les fenêtres s'ouvrent sur de grands marronniers, les balcons haut perchés donnent l'illusion de l'envol vers le grand Paris, offert, sous son éternelle brume couleur d'opale, à tous les rêves de l'adolescence.

Nous gagnons les toits, vaste terrasse où les étudiantes viennent humer l'air frais, ou même étudier loin du bruit.

Par les toits, nous voici arrivées au *Pavillon des Artistes*. C'est une maison charmante: 10 ateliers, 30 chambrettes, 30 jeunes artistes élèves de l'École des Beaux-Arts. Chaque atelier est vaste, tient la hauteur de deux étages et reçoit, par une immense verrière, l'air et la lumière.

« Nul n'aime la Beauté sans aimer la Lumière. » L'atelier est le territoire commun de trois artistes; des toiles, des esquisses couvrent les parois, des têtes de plâtre font des yeux blancs, des soieries fanées s'accrochent ici ou là, de grandes potiches fleuries parlent de printemps.

Un petit escalier, tout à l'angle de l'atelier, conduit à la loggia, qui occupe une des parois à mi-hauteur du plafond. Là sont trois toutes petites chambres, flanquées de trois cabinets de toilette, miracles d'ingéniosité. Ce nid mignon de trois oiselles leur coûte assez cher, 240 francs par personne et par mois, le petit déjeuner compris.

Passons au *Pavillon Raspail*, où gisent les locataires, des femmes ou jeunes filles exerçant une profession intellectuelle, des artistes ou des musiciennes. Chambre, service, chauffage, éclairage et petit déjeuner leur coûtent 330 ou 130 francs par mois, selon qu'elles occupent une chambre à un lit ou à plusieurs lits. Les locataires sont tenues de prendre au moins 25 repas par mois dans le restaurant de la maison. Au début du mois, il leur est remis un carnet de 25 tickets de repas, qu'elles paient d'avance, ainsi que la chambre. Dans les trois pavillons, il y a des pensionnaires ou locataires à prix réduits, « cas intéressants »; c'est la Société des Amis de l'Étudiante qui complète le coût effectif de ces pensions.

Dès le milieu de juin jusqu'en octobre, à Noël, du 23 décembre au 3 janvier, à Pâques, huit jours avant la fête et huit jours après, soit pendant les vacances des pensionnaires, la Maison reçoit des

hôtes de passage, professeurs-femmes, étudiantes, anciennes élèves, françaises ou étrangères, pour 15 francs par jour avec le petit déjeuner. Ce chiffre est abaissé à 10 francs en chambre partagée et à 7 fr. 50 pour les étudiantes couchant en dortoir. En présentant la demande d'admission, il faut joindre la carte d'étudiante, ou l'attestation du titre de membre de l'Université, ou de la Fédération internationale des femmes diplômées de l'Université. A titre exceptionnel, la Maison peut recevoir des dames recommandées n'appartenant pas aux milieux universitaires.

Quelques détails qui n'intéresseront que les ménagères: Trois chambres de repassage sont mises gratuitement à la disposition des pensionnaires, ainsi qu'une prise d'eau bouillante à chaque étage. La maison n'a pas un fil de lingerie, faute des capitaux énormes que nécessite aujourd'hui l'achat du linge. Elle a un contrat avec une entreprise qui fournit le linge, propre nécessaire et emporte le linge usagé. Une pharmacie et un service médical fonctionnent gratuitement. L'étudiante convalescente ou surmenée est envoyée aux environs de Paris, dans une gentille maison de repos « Trianette ». Toutes les étudiantes parisiennes peuvent réclamer les bons soins des médecins et infirmières attachés à la Maison des Étudiantes.

Dans l'hospitalier bâtiment nous trouvons encore une grande Salle de travail et de conférences, un *Cercle*, que dirige M^{lle} Bonnet, et une *Bibliothèque* d'étude riche de plus de mille volumes.

Le Restaurant.

Sa visite m'a particulièrement intéressée, moi qui connais les restaurants pour petites bourses de la grande ville, les bouillons ou les restaurants d'étudiants du quartier latin, amusants et bruyants, où l'on mange à sa faim pour 3 fr. 50 ou 4 fr., mais où le local manque d'air et le service de correction, si la nappe n'est pas sans taches, ni la vaisselle sans ébréchantures.

Revenons à notre restaurant, qui a été fondé par la Société des Foyers féminins de France, dont il dépend. Tout m'y semble très bien organisé, avec un grand souci de l'hygiène. La grande salle est ouverte à toute femme ou jeune fille, universitaire ou midinette; on y sert environ 250 convives à midi et 150 le soir. Tables de chêne clair joliment fleuries, fenêtres largement ouvertes sur la perspective feuillue du boulevard Raspail, vaisselle bien blanche et couverts bien fourbis, tentures oranges et grises très modernes.

La carte des menus du jour est affichée et je me plais à choisir en imagination mon repas de midi: hors-d'œuvre 60 cent., veau rôti 1 fr. 75; épinards 75 cent., dessert 60 cent., pain 15 cent.; j'en ai pour 3 fr. 85. En veine de dépenses je m'octroie une eau minérale et un café. L'addition reste étonnamment modeste. Pour le service, c'est le système américain des « cafeterias » qui est en vigueur; il permet une notable économie de serveuses. Chacun se munit d'un plateau et fait son choix dans les plats exposés; —

mystifier les gogos après la mort du maître. Sans vouloir admettre la supercherie, — certains critiques ont crié à l'imposture et dénoncé le plagiat dans les œuvres posthumes, — nous dirons que cette identification n'est pas si absolue, et que telle page de M^{me} Michelet, par exemple *la Maison de Sedaine et de Michelet* ou telle préface, sont ennuyeuses et ternes. Non, M^{me} Michelet n'a pas donné ses propres élucubrations sous le nom de Jules Michelet; elle a arrangé les notes éparses; il eût mieux valu s'en abstenir et ne pas se faire traiter ensuite de poseuse et de plagiaire. A juste titre, on a déploré sa trop grande emprise sur Michelet, de qui elle éloigna d'excellents amis.

L'Amour de Michelet, paru en 1858, est tout entier un hymne d'adoration à la femme. Il songea maintes fois, dit-il, à écrire quelque ouvrage sérieux relatif à la femme: en 1836, tandis qu'il étudiait le moyen-âge si hostile à la femme; en 1844, il conçut l'idée d'un livre sérieux pour réagir contre les mœurs publiques, si cruelles à la femme; en 1849, pour lancer un appel au renouvellement des mœurs et de la famille, lors d'une crise du mariage et de la natalité. Tel est le thème du livre qui a pour titre *L'Amour*, dont le retentissement fut tel que des cabarets et des maisons closes se plainquirent de son influence sur la jeunesse! Ce n'est pas un roman; les deux personnages anonymes — jeune homme et jeune fille, puis époux — sont une manière d'Émile et de Sophie, envisagés dès l'adolescence, conduits au mariage, procréateurs, éducateurs, accom-

plissant leur vie conjugale, paternelle et maternelle, jusqu'au tombeau. Certes, la psychologie très vieux jeu qu'on y trouve, accommodée à la sauce d'un pathos romantique et d'une phraséologie de sensiblerie, est fastidieuse au XX^{me} siècle. Pourtant, l'ouvrage a une valeur qu'il ne faut pas méconnaître: il envisage l'amour conjugal, monogame, avec le sérieux d'un Platon, et non plus avec la désinvolture d'un Stendahl ou d'un Balzac (dans *la Physiologie du mariage*), et Michelet élève l'amour à l'instar d'une religion! Jules Lemaitre a prétendu que Michelet n'est point féministe, dans ce volume, parce qu'il « adore la femme ». Il est vrai que l'auteur ne met pas l'homme et la femme sur le même pied d'égalité, et qu'il idéalise la femme d'une manière un peu forcée; mais sans les détourner de leur contexte, on peut extraire de ce volume quelques formules qui mettent la femme, alors très méprisée, à sa vraie place et sont peut-être les premières qu'on fut en langue française: « Faites moi grâce ici de votre grande discussion sur l'égalité des sexes. La femme n'est pas seulement notre égale, mais en bien des points notre supérieure. » Michelet eut raison de proclamer la femme différente de l'homme — la psychologie moderne l'a confirmé; mais il l'a dépeinte trop dolente, la traitant en enfant et en malade, la faisant trop naïve, trop veule, ne la stimulant ni à l'étude, ni au travail productif, ni à la vraie indépendance, craignant pour elle l'usine, l'atelier, la vie professionnelle et les responsabilités d'une vie de célibat. Ce n'est encore que la jeune fille indolente, dont le mari pourra mo-

les plats de viandes et de légumes sont tenus au chaud dans de grands bassins de métal chauffés par une rampe à gaz. Puis on défile devant la table de contrôle, le contenu du plateau est inventorié et son prix noté. Personne ne desservira la table; la cliente charge son plateau de la vaisselle usagée et le dépose sur un chemin roulant qui suit les parois de la salle et chemine vers la cuisine. C'est par un véritable chemin de fer à crémaillère que les mets arrivent de la vaste cuisine et de sa laverie, de son office et de sa chambre aux provisions.

Comme le restaurant est fort bien agencé, qu'à Paris l'espace, l'air et la lumière se paient très cher, il faut calculer de très près pour pouvoir tourner.

On sait assez les difficultés de la vie d'étudiante à Paris pour comprendre tous les services que rendent à la belle jeunesse universitaire les divers services de la Maison, de la ruche joyeuse où elle se sent bien à l'abri.

« Nos jeunes filles ont des travaux austères, disait l'une des directrices. Beaucoup d'entre elles donnent des leçons à côté de leur travail personnel pour subvenir à leurs besoins. Nous avons voulu pour elles un cadre agréable, reposant, qui soit la joie de leurs yeux. »

Il n'y a plus une place libre dans la vaste maison; les chambres sont retenues déjà pour l'an prochain... hélas! il est tant de jeunes filles de la province française ou de l'étranger logées dans de tristes chambres sommairement meublées, étouffantes en été, glaciales en hiver, et donnant sur les fétides cours intérieures. Comme il serait bon de les savoir, par un coup de baguette magique, transférées dans la belle Maison que nous avons tenté de décrire, ou dans d'autres, semblables, qui existeraient nombreuses dans le quartier des Ecoles!

JEANNE VUILLIOMENET.

FEMMES FINLANDAISES

Mlle Annie FURUJHELM

Il est peu de féministes ayant fréquenté des Congrès internationaux qui n'aient eu l'occasion d'y remarquer la haute taille, le visage un peu sévère couronné de cheveux blancs de M^{lle} Furujuhelm, présidente de la Fédération des Sociétés féministes de Finlande, et l'une des premières femmes au monde qui ait siégé dans un Parlement. M^{lle} Furujuhelm, qui a été longtemps vice-présidente de l'Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes, a bien voulu lors de son récent séjour à Londres, tant à l'occasion de la Conférence internationale pacifiste qu'à celle de la réunion des Présidentes des Sociétés suffragistes natio-

nales, donner au journal anglais *The Vote* les quelques précisions suivantes sur sa carrière :

« Ma vie parlementaire a duré dix ans, a-t-elle raconté, et a coïncidé avec la période la plus passionnante de notre histoire nationale. J'ai ainsi traversé toute la révolution de 1917, et contribué par conséquent à l'élection, premièrement d'un Régent, ensuite d'un roi de Finlande, qui régna un jour seulement, et finalement d'un Président de République. Durant cette période, il m'arrivait fréquemment de partir de chez moi, munie de sandwiches et d'un oreiller, et ne sachant jamais d'avance dans quel couloir du Parlement j'aurais à passer la nuit !

« Notre Parlement est composé d'une Chambre unique et est peu nombreux, 200 députés au total. Sur ce nombre seize sont des femmes, ce qui constitue déjà une proportion raisonnable. D'une manière générale, le chiffre moyen de nos femmes députées a oscillé entre 14 et 25. Car, depuis que dans notre Constitution le terme « masculin » a été remplacé par celui de « personne », les femmes finlandaises jouissent d'une grande indépendance. Elles sont médecins, professeurs, journalistes, ingénieurs, etc. Toutefois nous n'avons pas de femmes avocates, et les femmes ne peuvent ni être pasteurs ni devenir juges. On les trouve en grand nombre dans les chemins de fer, où elles fonctionnent comme chefs de gare aussi bien que les hommes, très correctes sous leur casquette et dans leur uniforme à boutons de cuivre. »

M^{lle} Furujuhelm, bien que très finlandaise de cœur, est d'origine suédoise. Son père, un homme d'un caractère large et élevé, très dévoué à la chose publique, fut gouverneur de l'Alaska, où elle-même vint au monde, puis occupa ensuite différents postes en vue, si bien que, toute fillette, elle habita des contrées lointaines, notamment la Sibérie, et eut l'occasion de voir des choses intéressantes. De sa grand-mère, qui était Anglaise, elle tient sans doute sa facilité à parler anglais : d'ailleurs, elle s'exprime dans sept langues différentes, ce qui, en matière de féminisme international, est extrêmement avantageux.

Elue pour la première fois à la Diète finlandaise en 1913, M^{lle} Furujuhelm a maintenant quitté la vie politique pour se consacrer au journalisme et au féminisme. Elle rédige notamment

delever, créer, pétrir à son gré l'âme et la personnalité; mais elle deviendra l'associée de son mari: « Un jour, il la trouve au milieu des hommes graves... et elle les étonne de son grand bon sens et de son esprit positif... » Michelet a bien mis en évidence le subconscient féminin, si riche et indéfinissable: « Il est sans doute difficile d'observer cette douce puissance de détermination, d'incubation qui est dans la femme. » Il a dit ses enthousiasmes, notamment dans la gestation: « C'est ce délire de notre mère, son effort pour faire l'enfant dieu qui nous fait le peu que nous sommes; c'est le meilleur de nous-même qu'elle a mis en nous, par ce songe. Et, quiconque est fort sur la terre, c'est qu'elle l'a conçu dans le ciel! » Ce livre est l'apothéose de la maternité: il fallait que cela fût dit un jour — par réaction contre le libertinage avec lequel on traitait ce que Michelet appelle « la gravité sainte de la maternité »: « la souffrance est la vie même de la femme... Elle souffre de l'organe d'amour et de maternité: toutes ses maladies, directement ou indirectement, sont des retentissements de la matrice... Elle accepte tous les périls, la mort, l'infini de la souffrance, pour donner à celui qu'elle aime l'infini des jouissances, la vie des siècles, en un instant, l'abrégé de l'éternité. »

Rappelons aussi les belles pages de ce livre sur la vieillesse, l'amour par delà la tombe chez la veuve. Michelet n'a pas cru devoir traiter du divorce, de l'émancipation de la femme, de l'amour libre; en adultère il trouve la femme bien plus coupable que le mari et se montre encore trop tolérant pour le.

dévergondage du jeune homme, et même les infidélités de l'époux dans le mariage! Malgré ces timidités, Michelet devançait pourtant son époque. Le livre de *L'Amour* vise très haut, jusqu'à l'élévation à l'idéal, à l'affinement total par le véritable amour, l'amour conjugal de longue haleine, celui de toute la vie.

La Femme parut en 1859. C'est la suite naturelle du volume précédent. Lue en 1924, c'est évidemment une conception arriérée de la femme mariée et de la célibataire surtout. Cependant Michelet y a des accents poignants en parlant de l'ouvrière aux salaires de famine, qui descend le soir dans la rue pour y obvier, de l'institutrice dans les familles, même de la femme de théâtre, concluant que la pire destinée, pour la femme, lettrée ou non, est de vivre seule: « la femme ne vit pas sans l'homme », affirmait-il. Et cela était vrai, vers 1860, sauf pour d'exceptionnelles natures, telles qu'Henriette Renan. Ce volume de Michelet est écrit à la gloire de la mère, c'est-à-dire de la femme dans ce qu'il conçoit comme son plus complet épanouissement. Démontrant la supériorité même de l'instinct maternel sur l'instinct sexuel, de la maternité sur l'amour, l'auteur conclut: « Pour dire d'un mot cette délicieuse poésie: Dès le berceau, la femme est mère, folle de maternité. Pour elle, toute chose de la nature, vivante ou même non vivante, se transforme en petits enfants... », et c'est en raison de cela que Michelet idéalise la femme, la mère, au point d'affirmer: « la femme est une religion. » (A suivre.) MARG. EVARD.